

## PLATON, Timée (extraits)

Source : PLATON, Oeuvres complètes, tome X, Timée-Critias. Texte établi et traduit par A. Rivaud, éditions Les Belles Lettres, Paris, 1925. [...] Invocation préalable

TIMÉE. – Mais oui, Socrate, tous les hommes, pour peu qu'ils participent tant soit peu à la sagesse, quand ils sont sur le point d'entreprendre une affaire petite ou grande, invoquent toujours de quelque façon la divinité. Et pour nous, qui allons discourir sur le Monde, dire comment il est né ou s'il n'est pas né du tout, à plus forte raison nous faut-il, si nous ne perdons tout à fait l'esprit, appeler à l'aide les Dieux et les Déesses, les prier que nos propos soient toujours, en tout ce qui les touche, conformes avant tout à leur pensée, et en ce qui nous concerne, logiquement ordonnés. Touchant les Dieux, que telle soit donc notre invocation. Et, en ce qui nous touche, invoquons-les aussi afin que vous saisissiez bien vite et afin que, moi, j'expose le plus clairement possible ce que je conçois sur notre sujet.

### Les deux modèles possibles et l'ouvrier

Or, on peut, à mon sens, faire en premier lieu, les divisions que voici. Quel est l'être éternel et qui ne naît point et quel est celui qui naît toujours et n'existe jamais ? Le premier est appréhendé par l'intellection et par le raisonnement, car il est constamment identique. Quant au second, il est l'objet de l'opinion jointe à la sensation irraisonnée, car il naît et meurt, mais n'existe jamais réellement. De plus, tout ce qui naît, naît nécessairement par l'action d'une cause, car il est impossible que quoi que ce soit puisse naître sans cause. Toutes les fois donc que l'ouvrier, les yeux sans cesse fixés sur ce qui est identique, se sert d'un tel modèle, toutes les fois qu'il s'efforce d'en réaliser dans son oeuvre la forme et les propriétés, tout ce qu'il produit de cette façon est nécessairement beau. Au contraire, si ses yeux se fixaient sur ce qui est né, s'il utilisait un modèle sujet à la naissance, ce qu'il réaliserait ne serait pas beau. Soit donc le Ciel tout entier ou le Monde, ou si cet être pouvait recevoir quelque autre nom mieux approprié, donnons-lui ce nom-là. Posons d'abord en ce qui le touche, la question que, disions-nous, il faut poser en commençant pour toute chose. A-t-il existé toujours, n'a-t-il pas eu de commencement, ou bien est-il né, a-t-il commencé à partir d'un certain terme initial ? Il est né, car il est visible et tangible et il a un corps. En effet, toutes les choses de cette sorte sont sensibles et tout ce qui est sensible et appréhendé par l'opinion et la sensation est évidemment soumis au devenir et à la naissance. Mais tout ce qui est né, il est nécessaire, nous l'avons dit, que cela soit né par l'action d'une cause déterminée. Toutefois, découvrir l'auteur et le père de cet Univers, c'est un grand exploit, et quand on l'a découvert, il est impossible de le divulguer à tous, Mais il faut encore se demander, au sujet du Monde, d'après lequel des deux modèles, celui qui le façonne l'a réalisé : si c'est d'après le modèle identique et uniforme ou si c'est d'après celui qui est né. Or, si ce Monde est beau et si l'ouvrier est bon, il est clair qu'il fixe son regard sur le modèle éternel. Dans le cas contraire, ce qu'il n'est même pas permis de supposer, il aurait regardé le modèle qui est né. Or, il est absolument évident pour tous que l'ouvrier a contemplé le modèle éternel. Car ce Monde est la plus belle des choses qui sont nées et l'ouvrier est la plus parfaite des causes. Donc, le Monde qui est né dans ces conditions a été fait en conformité avec ce qui est objet d'intellection et de réflexion, et identique. Mais s'il en est ainsi, il est aussi absolument nécessaire que ce Monde-ci soit l'image de quelque autre Monde. Or le plus important, en toute matière, est de commencer par le commencement naturel. Nous admettrons donc par la suite, au sujet de la distinction entre l'image et son modèle, ce que voici. Les raisonnements ayant une parenté avec les objets mêmes qu'ils expliquent, d'un côté, ce qui demeure, ce qui est fixe et translucide pour l'intellect, les raisonnements qui s'y rapportent doivent être fixes et inébranlables, et, dans la mesure où il est possible à des raisonnements de l'être, irréfutables et invincibles. Et de ces conditions, nulle ne doit faire défaut. Quant aux raisonnements qui se rapportent à ce qui est la copie de cet être, et n'est par suite qu'une image d'Être, ils seront vraisemblables, à proportion de la vérité des premiers. Car ce que l'Être est au devenir, la vérité l'est à la croyance. Si donc, ô Socrate, en beaucoup de points, sur beaucoup de questions concernant les Dieux et la naissance du Monde, nous ne parvenons point à nous rendre capables d'apporter des raisonnements cohérents de tout point et poussés à la dernière exactitude, ne vous en étonnez pas. Mais, si nous vous en apportons qui ne le cèdent à aucun autre en

vraisemblance, il faut nous en féliciter, nous rappelant que moi qui parle, et vous qui jugez, nous ne sommes que des hommes, en sorte qu'il nous suffit d'accepter en ces matières un conte vraisemblable, et que nous ne devons pas chercher plus loin.

SOCRATE. – C'est parfait, Timée, et il faut absolument entendre la chose comme vous l'ordonnez. Nous avons accueilli votre préambule avec admiration. Achevez maintenant d'une traite de nous donner le texte de la loi.

### **Pourquoi il y a un Monde. Bonté divine**

TIMÉE. – Disons donc pour quelle cause celui qui a formé le Devenir et le Monde les a formés. Il était bon, et en ce qui est bon, nulle envie ne naît jamais à nul sujet. Exempt d'envie, il a voulu que toutes choses naquissent le plus possible semblables à lui, Que tel soit le principe essentiel du Devenir et du Monde, on aura pleinement raison d'accepter cette opinion de la bouche d'hommes sages. Le Dieu a voulu que toutes choses fussent bonnes : il a exclu, autant qu'il était en son pouvoir, toute imperfection, et ainsi, toute cette masse visible, il l'a prise, dépourvue de tout repos, changeant sans mesure et sans ordre et il l'a amenée du désordre à l'ordre, car il avait estimé que l'ordre vaut infiniment mieux que le désordre. Et jamais ne fut permis, jamais n'est permis au meilleur de rien faire, sinon le plus beau. Ayant donc réfléchi, il s'est aperçu que, de choses visibles par leur nature, ne pourrait jamais sortir un Tout dépourvu d'intelligence qui fût plus beau qu'un Tout intelligent. Et, en outre, que l'intellect ne peut naître en nulle chose, si on le sépare de l'Âme. En vertu de ces réflexions, c'est après avoir mis l'Intellect dans l'Âme et l'Âme dans le Corps, qu'il a façonné le Monde, afin d'en faire une oeuvre, qui fût, par nature, la plus belle et la meilleure. Ainsi donc, aux termes du raisonnement vraisemblable, il faut dire que ce Monde qui est véritablement un être vivant, pourvu d'une Âme et d'un Intellect, est né tel par l'action de la Providence du Dieu.

### **Nature du Modèle du Monde : Le vivant en soi**

Cela bien établi, il nous faut encore dire ce qui en suit immédiatement. À la ressemblance duquel entre les vivants, l'Ordonnateur a-t-il ordonné le Monde ? Ne croyons point que ce fut à la ressemblance d'aucun de ces objets qui naissent, pour être par nature des parties d'un tout. – Car, dans ce cas, ressemblant à un être incomplet, le Monde ne saurait être beau. – Mais, ce dont font partie tous les autres Vivants, soit considérés isolément, soit pris ensemble, posons en principe que c'est à cela qu'il doit ressembler le plus. En effet, un tel modèle enveloppe et contient en lui-même tous les Vivants intelligibles, de même que ce Monde-ci nous contient et, avec nous, tout ce qu'il y a de bêtes visibles. Donc le Dieu, ayant décidé de former le Monde, le plus possible à la ressemblance du plus beau des êtres intelligibles et d'un Être parfait en tout, en a fait un Vivant unique, visible, ayant à l'intérieur de lui-même tous les Vivants qui sont par nature de même sorte que lui. Mais avions-nous raison d'affirmer d'emblée qu'il existe un Ciel unique, ou bien eût-il été plus exact de dire qu'il y a une pluralité de ciels, ou même un nombre infini ? Non, il y en a un seul, puisqu'il a dû être construit à l'imitation du modèle. En effet, ce modèle, qui enferme tout ce qu'il y a de Vivants intelligibles, ne peut jamais être à la seconde place, venir après un autre. Car alors, il faudrait encore un autre Vivant, celui qui envelopperait ces deux là, et dont, à leur tour, ceux-là seraient parties. En ce cas, ce n'est d'aucun des deux premiers, mais de celui qui les envelopperait, qu'il serait plus exact de dire que notre Monde est la copie. Afin donc que ce Monde-ci fût semblable, par son unité au Vivant absolu, celui qui a fait le Monde n'a fait ni deux Mondes, ni un nombre infini. Mais ce Ciel-ci est un, seul de son espèce. Tel il est né et il continuera d'être.

### **Le Monde étant corporel, suppose le Feu et la Terre**

Or, évidemment, il faut que ce qui naît soit corporel et, par suite, visible et tangible. Et nul être visible ne pourrait naître tel, s'il était privé de feu ; nul être tangible ne pourrait naître tel sans quelque solide, et il n'existe pas de solide, sans de la terre. De là vient que Dieu, commençant la construction du Corps du

Monde, a débuté, pour le former, par prendre du feu et de la terre. Mais, que deux termes forment seuls une belle composition, cela n'est pas possible, sans un troisième. Car il faut qu'au milieu d'eux, il y ait quelque lien qui les rapproche tous les deux. Or, de toutes les liaisons, la plus belle est celle qui se donne à elle-même et aux termes qu'elle unit l'unité la plus complète. Et cela, c'est la proportion qui naturellement le réalise de la façon la plus belle. Car, lorsque de trois nombres, soit linéaires, soit plans quelconques, celui du milieu est tel que, ce que le premier est par rapport à lui, ce moyen lui-même le soit par rapport au dernier ; et inversement, quand il est tel que, ce que le dernier est par rapport au moyen, le moyen le soit par rapport au premier, le moyen devenant alors à la fois premier et dernier, le premier et le dernier devenant tous deux moyens à leur tour, il arrive ainsi nécessairement que tous les termes aient la même fonction, que tous jouent les uns par rapport aux autres le même rôle, et dans ce cas tous forment une unité parfaite. Si donc le corps du Monde avait dû être un plan n'ayant aucune épaisseur, une médiété unique eût suffi à la fois à se donner l'unité et à la donner aux termes qui l'accompagnent. Mais, en fait, il convenait que ce corps fût solide, et, pour harmoniser des solides, une seule médiété n'a jamais suffi : il en faut toujours deux. Ainsi, le Dieu a placé l'air et l'eau au milieu, entre le feu et la terre, et il a disposé ces éléments les uns à l'égard des autres, autant qu'il était possible dans le même rapport, de telle sorte que ce que le feu est à l'air, l'air le fût à l'eau, et que ce que l'air est à l'eau, l'eau le fût à la terre. De la sorte, il a uni et façonné un Ciel à la fois visible et tangible. Par ces procédés et à l'aide de ces corps ainsi définis et au nombre de quatre, a été engendré le corps du Monde. Accordé par la proportion, il tient de ces conditions, l'Amitié, si bien que, revenant sur lui-même en un seul et même tout, il a pu naître indissoluble par toute autre puissance que par celle qui l'a uni.

### **Le Monde, sphérique, se suffit et contient tous les corps**

Or, de ces quatre corps, l'organisation du Monde a absorbé chacun en totalité. En effet, c'est de tout le feu, de toute l'eau, de tout l'air, de toute la terre, que l'a composé son constructeur, et il n'a laissé en dehors du Monde, aucune portion d'aucun élément, ni aucune qualité. Et il a ainsi combiné, d'abord pour que le Tout fût autant que possible un Vivant parfait, formé de parties parfaites, et en outre pour qu'il fût unique, rien ne demeurant dont pût naître un autre vivant de même sorte, et enfin pour qu'il fût exempt de vieillesse et de maladies. Car il savait bien que dans un corps composé, les substances chaudes et froides et d'une manière générale toutes celles qui possèdent des propriétés énergiques, lorsqu'elles entourent ce composé du dehors et s'y appliquent hors de propos, le dissolvent, y introduisent les maladies et la vieillesse et ainsi le font périr. Voilà pour quelles causes et suivant quel calcul le Dieu a façonné ce Tout unique, à l'aide de tous les Touts absolument et l'a rendu parfait et inaccessible à la vieillesse et aux maladies.

Quant à sa figure, il lui a donné celle qui lui convient le mieux et qui a de l'affinité avec lui. Or, au Vivant qui doit envelopper en lui-même tous les vivants, la figure qui convient est celle qui comprend en elle-même toutes les figures possibles. C'est pourquoi le Dieu a tourné le Monde en forme sphérique et circulaire, les distances étant partout égales, depuis le centre jusqu'aux extrémités. C'est là de toutes les figures la plus parfaite et la plus complètement semblable à elle-même. En effet, le Dieu pensait que le semblable est mille fois plus beau que le dissemblable. Quant à toute sa surface extérieure, il l'a très exactement polie et arrondie et cela pour plusieurs raisons. En effet, d'abord, le Monde n'avait nullement besoin d'yeux, car il ne restait rien de visible hors de lui, ni d'oreilles, car il ne restait non plus rien d'audible. Et nulle atmosphère ne l'entourait qui eût exigé une respiration. Il n'avait non plus besoin d'aucun organe soit pour absorber sa nourriture, soit pour rejeter celle qu'il aurait d'abord assimilée. Car, rien n'en pouvait sortir, rien n'y pouvait entrer, de nulle part – puisqu'en dehors de lui, il n'y avait rien. En effet, c'est le Monde lui-même qui se donne sa propre nourriture, par sa propre destruction. Toutes ses passions et toutes ses opérations se produisent en lui, par lui-même, suivant l'intention de son auteur, Car celui qui l'a construit a pensé qu'il serait meilleur s'il se suffisait à lui-même que s'il avait besoin d'autre chose. De mains, pour saisir ou pour écarter quelque chose, il n'avait nul emploi, et l'artiste a pensé qu'il n'avait pas besoin de lui adapter ces membres superflus, ni de pieds, ni généralement d'aucun appareil approprié à la marche. En effet, il lui a donné le mouvement corporel qui lui convenait, celui des sept

mouvements qui concerne principalement l'intellect et la réflexion. C'est pourquoi, lui imprimant sur lui-même une révolution uniforme, dans le même lieu, il l'a fait se mouvoir d'une rotation circulaire ; il l'a privé des six autres mouvements et il l'a empêché d'errer par eux. Et, comme, pour cette révolution, le Monde n'avait aucunement besoin de pieds, il l'a fait naître sans jambes, ni pieds.

Tel fut donc dans son ensemble, le calcul du Dieu qui est toujours, à l'égard du Dieu qui devait naître un jour. En vertu de ce calcul, il en fit un corps poli, partout homogène, égal de toutes parts, depuis son centre, un corps complet, parfait, composé de corps parfaits.

## **L'Âme du Monde**

Quant à l'Âme, l'ayant placée au centre du corps du Monde, il l'étendit à travers le corps tout entier et même au-delà de lui et il en enveloppa le corps. Il forma ainsi un Ciel circulaire, ciel unique, solitaire, capable, par sa vertu propre, de demeurer en soi-même, sans avoir besoin de rien autre, mais se connaissant et s'aimant lui-même suffisamment. Et par tous ces moyens, il l'engendra, Dieu bienheureux.

Mais, cette Âme dont nous entreprenons maintenant de parler après le corps, le Dieu n'en a point ainsi formé le mécanisme, à une date plus récente que celui du corps. Car, en le composant, il n'eût pas toléré que le terme le plus ancien fût soumis au plus jeune. Sans doute, nous qui participons grandement du hasard, il est normal que nous parlions ici un peu au hasard. Mais le Dieu, lui, a formé l'Âme avant le corps : il l'a faite plus ancienne que le corps par l'âge et par la vertu, pour commander en maîtresse et le corps pour obéir. Voici de quels éléments et de quelle façon. De la substance indivisible et qui se comporte toujours d'une manière invariable, et de la substance divisible qui est dans les corps, il a composé entre les deux, en les mélangeant, une troisième sorte de substance intermédiaire comprenant et la nature du Même et celle de l'Autre. Et ainsi, il l'a formée, entre l'élément indivisible de ces deux réalités et la substance divisible des corps. Puis, il a pris ces trois substances et les a combinées toutes trois en une forme unique, harmonisant par force avec le Même la substance de l'Autre qui se laissait difficilement mêler. Il a mélangé les deux premières avec la troisième et des trois en a fait une seule. Puis, ce tout, il l'a partagé en autant de portions qu'il convenait, chacune d'elles étant mêlée de Même, d'Autre et de cette [troisième] substance susdite. Il a commencé le partage ainsi qu'il suit. En premier lieu, il a séparé du mélange total une portion. Ensuite il a pris une seconde portion double de celle-là ; puis une troisième portion égale à une fois et demie la seconde et à trois fois la première ; une quatrième double de la seconde : une cinquième triple de la troisième ; une sixième égale à huit fois la première ; une septième égale à vingt-sept fois la première. Après cela, il a comblé les intervalles doubles et triples, détachant encore des portions du mélange primitif et les disposant entre ces parties-là, de telle sorte que, dans chaque intervalle, il y eût deux médiétés. La première surpasse les extrêmes ou est surpassée par eux d'une même fraction de chacun d'eux. La seconde surpasse les extrêmes d'une quantité égale à celle dont elle est elle-même surpassée. De ces relations naissent dans les intervalles ci-dessus désignés, des intervalles nouveaux de un plus un demi, un plus un tiers, un plus un huitième. À l'aide de l'intervalle de un plus un huitième, le Dieu a comblé tous les intervalles de un plus un tiers, laissant subsister de chacun d'eux une fraction telle que l'intervalle restant fût défini par le rapport du nombre deux cent cinquante-six au nombre deux cent quarante-trois. Et ainsi, le mélange dans lequel il avait fait ces divisions, il put l'employer tout entier. Or, toute cette composition, le Dieu la coupa en deux dans le sens de la longueur, et ayant croisé les deux moitiés l'une sur l'autre, en faisant coïncider leurs milieux, comme un Khi (c), il les courba pour les joindre en cercle, unissant entre elles les extrémités de chacune, au point opposé à leur intersection. Il les enveloppa du mouvement uniforme qui tourne dans le même lieu, et, des deux cercles, il fit l'un extérieur, l'autre intérieur, Le mouvement du cercle extérieur, il le désigna pour être le mouvement de la substance du Même ; celui du cercle intérieur pour être celui de la substance de l'Autre. Le mouvement du Même, il l'orienta suivant le côté d'un parallélogramme, de la gauche vers la droite, celui de l'Autre, suivant la diagonale, de la droite vers la gauche. Et il donna la prééminence à la

révolution du Même et du semblable, car seule il la toléra sans division. Au contraire, ayant six fois divisé la révolution intérieure, il fit sept cercles inégaux, suivant les intervalles doubles et suivant les intervalles triples, chacun à chacun, de telle façon qu'il y en eût trois de chaque sorte. Il commanda à ces cercles d'aller en sens contraire les uns des autres et il voulut que trois d'entre eux fussent mus avec des vitesses égales, et les quatre autres avec des vitesses différentes à la fois les unes des autres et de celles des trois premiers, mais, toujours selon des rapports réguliers.

Quand toute la construction de l'Âme eut été réalisée au gré de son auteur, celui-ci étendit ensuite à l'intérieur de cette Âme tout ce qui est corporel, et faisant coïncider le milieu du corps et le milieu de l'Âme, il les mit en harmonie. Ainsi l'Âme, étendue dans toutes les directions, depuis le milieu jusqu'aux extrémités du ciel, l'enveloppant en cercle du dehors, et tournant en cercle sur elle-même en elle-même, commença d'un commencement divin, sa vie inextinguible et raisonnable, pour toute la durée des temps. Et ainsi naquirent, d'une part le corps visible du Ciel, et de l'autre, invisible, mais participant au calcul et à l'harmonie, l'Âme la plus belle des réalités engendrées par le meilleur des êtres intelligibles qui sont éternellement.

### **Fonctions de l'Âme**

L'Âme est donc formée de la nature du Même et de la nature de l'Autre et de la troisième substance. Et composée du mélange de ces trois réalités, partagée et unifiée mathématiquement, elle se meut d'elle-même en cercle, en tournant sur elle-même. Et suivant qu'elle entre en contact avec un objet qui possède une substance divisible, ou avec un objet dont la substance est indivisible, elle proclame, en se mouvant, par tout son être propre, à quelle substance il est identique et de laquelle il diffère. Mais surtout elle manifeste par rapport à quoi, quand et comment il arrive aux choses qui deviennent, d'être et de pâtir les unes par rapport aux autres ou par rapport aux choses toujours immuables.

Or, quand un raisonnement véritable et immuable, relatif à la nature du Même ou à celle de l'Autre, est entraîné, sans bruit ni écho, au-dedans de ce qui se meut soi-même, ce raisonnement peut se formuler à l'égard des choses sensibles, Alors le cercle de l'Autre va d'une marche droite et transmet à l'Âme entière des renseignements sur le sensible, et il peut ainsi se former en elle des opinions qui sont solides et véritables. Inversement, quand ce raisonnement se forme à l'égard de ce qui est objet de calcul, lorsque le cercle du Même est animé d'une rotation favorable et lui révèle cet objet-là, l'intellection et la science se produisent nécessairement. Et ce en quoi naissent ces deux sortes de connaissance, quiconque affirmerait que c'est autre chose que l'Âme, celui-là pourrait tout dire, hormis la vérité.

### **Origine de la Durée**

Or quand le Père qui l'avait engendré comprit qu'il se mouvait et vivait, ce Monde, image née des Dieux éternels, il se réjouit et, dans sa joie, il réfléchit aux moyens de le rendre plus semblable encore à son modèle. Et de même que ce modèle se trouve être un Vivant éternel, il s'efforça dans la mesure de son pouvoir, de rendre éternel ce tout lui-même également. Or, c'est la substance du Vivant-modèle qui se trouvait être éternelle, nous l'avons vu, et cette éternité, l'adapter entièrement à un Monde engendré, c'était impossible. C'est pourquoi son auteur s'est préoccupé de fabriquer une certaine imitation mobile de l'éternité, et, tout en organisant le Ciel, il a fait, de l'éternité immobile et une, cette image éternelle qui progresse suivant la loi des Nombres, cette chose que nous appelons le Temps. En effet, les jours et les nuits, les mois et les saisons n'existaient point avant la naissance du Ciel, mais leur naissance a été ménagée, en même temps que le Ciel a été construit. Car tout cela, ce sont des divisions du Temps : le passé et le futur sont des espèces engendrées du Temps, et lorsque nous les appliquons hors de propos à la substance éternelle, c'est que nous en ignorons la nature. Car nous disons de cette substance qu'elle était, qu'elle est et qu'elle sera. Or, en vérité, l'expression est ne s'applique qu'à la substance éternelle. Au

contraire était, sera sont des termes qu'il convient de réserver à ce qui naît et progresse dans le Temps. Car ce ne sont que des changements. Mais ce qui est toujours immuable et inchangé, cela ne devient ni plus vieux, ni plus jeune, avec le temps, et jamais cela ne fut, ni ne devient actuellement, ni ne sera dans le futur. Bien au contraire, une telle réalité ne comporte aucun des accidents que le devenir implique pour les termes qui se meuvent dans l'ordre sensible mais ces accidents sont des variétés du Temps, lequel imite l'éternité et se déroule en cercle suivant le Nombre. Et outre cela, toutes les formules de ce genre : ce qui devint est devenu ce qui devient est en train de devenir ou encore : le futur est futur ou encore : le non-être est le non-être, toutes ces expressions ne sont jamais exactes. Mais le moment opportun n'est pas encore venu de discuter de toutes ces questions-là avec la dernière précision.

Bref, le Temps est donc né avec le Ciel, afin que, nés ensemble, ils se dissolvent ensemble aussi, si jamais ils doivent se dissoudre, et c'est sur le modèle de la substance éternelle qu'il a été fait, de telle sorte qu'il lui ressemblât le plus possible, selon sa capacité. Car le Modèle est être de toute éternité, et le Ciel, au contraire, depuis le début et dans toute la suite de la durée, a été, est et sera.

### **Structure et rôle des Planètes**

En vertu de ce raisonnement et de cette intention divine concernant la naissance du Temps, le Soleil, la Lune et les cinq autres astres, ceux qu'on appelle errants, sont nés pour définir les nombres du Temps et en assurer la conservation, Ayant façonné le corps de chacun d'eux, le dieu les a placés, au nombre de sept, dans les sept orbites que décrit la substance de l'Autre. La Lune, d'abord, dans la première à l'entour de la Terre, puis le Soleil dans la seconde au-dessus de la Terre ; l'astre du matin et celui qui est consacré à Hermès, de telle sorte qu'ils parcourent leurs cercles avec une vitesse égale à celle du Soleil, mais qu'ils reçoivent une impulsion de direction contraire à la sienne. De là vient que le Soleil, l'astre du matin et celui d'Hermès se rattrapent tour à tour et sont rattrapés les uns par les autres, suivant une loi constante. Quant aux autres planètes, si l'on voulait déterminer où le Dieu les a placées et pour quelles raisons et l'exposer à tous, cette recherche, qui est ici accessoire, apprêterait plus de peine que le sujet principal en vue duquel on la ferait. Aussi, peut-être plus tard, pourrons-nous à loisir en faire un exposé approprié. Lors donc que tous les astres qui étaient nécessaires pour constituer ensemble le temps eurent été mis en marche, chacun suivant le mouvement qui lui convenait, quand tous ces corps maintenus en des liens animés furent devenus des Vivants et eurent appris ce qui leur était ordonné, leur course oblique suivant le mouvement de l'Autre, le mouvement du Même la précédait et la dominait. Et, par l'effet de ce mouvement du Même, les uns eurent un circuit plus petit que les autres ; ceux qui avaient le circuit le plus petit tournaient plus vite et ceux qui avaient le circuit le plus grand tournaient plus lentement ; et ceux qui avaient le circuit le plus petit, enveloppés par ceux qui allaient plus lentement, semblaient, bien que les dépassant réellement, être dépassés par eux. En effet, le mouvement du Même entraînant en spirale tous les cercles, et ainsi les mouvements étant doubles et de sens contraire, celui de celle des planètes qui s'éloignait le plus lentement de ce mouvement le plus rapide, il le faisait paraître le suivre de plus près. Or, afin qu'il fût pourvu, dans leurs huit mouvements, à une mesure visible de leur lenteur et de leur vitesse relatives, le Dieu fixa un luminaire à celle des orbites qui est placée la seconde par rapport à la Terre, celle que nous appelons maintenant le Soleil. Ainsi fut fait, afin que le Ciel fût partout lumineux et que les Vivants pour lesquels cela était convenable participassent du Nombre, qu'ils apprirent à connaître à la vue de la révolution du Même et du Semblable. Ainsi et pour ces raisons naquirent la Nuit et le Jour, qui forment la révolution du cercle unique et de tous le plus raisonnable. Ainsi naquirent le mois, lorsque la Lune, ayant parcouru son orbite, rattrape le Soleil, l'année, quand le Soleil a fait le tour de son cercle. Pour les autres astres errants, les hommes, à l'exception d'un très petit nombre, ne s'étant pas mis en peine de leurs révolutions, n'ont pas donné de noms à ces révolutions. Et, quand ils les considèrent, ils ne les comparent pas non plus numériquement, si bien qu'ils ignorent, pour ainsi dire, qu'il existe aussi un Temps pour ces courses errantes, qui sont en nombre incroyable et merveilleusement variées. Toutefois, il n'en est pas moins possible de concevoir que le nombre parfait du Temps a accompli l'année parfaite, lorsque les huit révolutions, ayant égalisé leurs vitesses, reviennent au point initial et donnent comme mesure commune à ces vitesses le cercle du Même, qui possède un mouvement uniforme. C'est ainsi et

pour ces motifs qu'ont été engendrés ceux des astres qui parcourent le Ciel et qui ont des rétrogradations. Je veux dire, afin que le Monde fût aussi semblable que possible au Vivant parfait et intelligible et pour imiter la substance éternelle.

### **Le Monde doit contenir les quatre espèces de Vivants**

Or, tout le reste, jusqu'à la naissance du Temps, avait été fait à la similitude de ce modèle auquel il ressemblait. Mais le Monde ne comprenait pas encore en lui-même tous les Vivants qui devaient naître en lui et, par là, sa ressemblance à son Modèle n'était point encore parfaite. Et ce reste de son ouvrage, le Dieu l'a accompli, en reproduisant la nature du modèle. Dans la mesure donc où l'intellect aperçoit les Formes comprises dans ce qui est le Vivant, sait quelles elles sont et en quel nombre, le Dieu a pensé que ce Monde-ci également devait en contenir de telles et en même nombre. Or, il y en a quatre : la première est l'espèce céleste des Dieux, la seconde l'espèce ailée qui circule dans les airs, la troisième l'espèce aquatique, la quatrième celle qui vit sur terre et qui marche. Pour l'espèce divine d'abord, le Dieu a, pour la plus grande part, façonné de feu sa structure, afin qu'elle fût la plus brillante et la plus belle à voir, et, la formant à l'imitation du Tout, il lui a donné une figure bien arrondie. Il a mis, en sa partie la plus puissante, une Sagesse, capable de suivre l'ordre du Tout ; il l'a distribuée en cercle dans le Ciel tout entier, de telle sorte que le Monde, véritablement Cosmos, ordre et beauté, en fût diversifié dans sa totalité. À chacun de ces Dieux il a attaché deux mouvements : l'un se produit dans le même lieu et selon des rapports invariables (car chacun d'eux médite toujours en lui-même les mêmes pensées relatives aux mêmes objets) ; l'autre s'effectue vers l'avant et il est dominé par la révolution du Même et du Semblable. Quant aux cinq autres mouvements, ces Dieux ne les ont pas d'emblée et ils ne les auront pas à l'avenir, afin que chacun naisse le plus parfait possible. Voilà donc pour quelle cause naquirent ceux des astres qui n'errent pas, Vivants divins et éternels, qui toujours demeurent identiques et tournent dans le même lieu. Quant aux astres qui vont et viennent et errent de cette façon qu'on a dite plus haut, ils sont nés après ceux-là, ainsi qu'on l'a exposé, Pour la Terre, notre nourrice, qui est pressée étroitement autour de l'axe qui traverse le Tout, le Dieu l'a disposée pour être la gardienne et la protectrice de la Nuit et du Jour, la première et la plus vieille des divinités qui sont nées à l'intérieur du Ciel. Mais décrire les chœurs de danse de ces astres, faire connaître leurs positions voisines, près de l'horizon, quand leurs trajectoires rebroussent sur elles-mêmes, ou quand elles se devancent les unes les autres, montrer quels sont, dans les conjonctions et les oppositions, ceux de ces astres qui se placent en face les uns des autres et ceux qui se mettent à l'opposite, lesquels d'entre eux passent les uns devant les autres et peuvent être ainsi cachés et en quels temps, puis nous apparaître de nouveau, épouvanter de la sorte ou instruire des événements à venir les hommes incapables de raisonner, ce serait se donner une peine inutile que d'entreprendre de l'exposer, si on ne faisait voir en même temps quelques modèles construits à l'imitation de ces phénomènes. En voilà assez sur ce sujet et mettons fin ici à notre exposé sur la nature des Dieux visibles et engendrés.

### **Généalogie vulgaire des autres Dieux**

Quant aux autres divinités, raconter et connaître leur origine est une tâche qui nous dépasse, et il faut faire confiance à ceux qui ont parlé avant nous. Descendant de ces Dieux, à ce qu'ils disaient, ils connaissaient sans doute exactement leurs aïeux. Et il est impossible de ne pas accorder créance à des enfants des Dieux, même quand ils parlent sans démonstrations vraisemblables, ni rigoureuses. Mais il faut les croire, comme le veut l'usage, quand ils assurent qu'ils débitent là leurs histoires de famille. Voici donc pour nous, d'après eux, la généalogie de ces Dieux-là. Océan et Thétys ont été les enfants de Gaïa et d'Ouranos et de ceux-là sont nés Phorkys, Kronos, Rhéa et ceux qui vont avec eux. De Kronos et de Rhéa sont nés Zeus, Héra, et tous ceux qu'on dit frères de ceux-là, et enfin les autres, descendants de ces derniers.

### **Formation des corps des autres Vivants**

Lors donc que tous ces dieux, tant ceux qui accomplissent une révolution visible, que ceux qui se rendent visibles dans la mesure où ils le veulent, furent nés, celui qui a engendré tout ce Monde leur dit ceci : «

Dieux, fils des Dieux dont je suis l'Auteur, et des oeuvres desquels je suis le Père, vous êtes nés par moi, et indissolubles vous êtes, tant que je ne voudrai pas vous dissoudre. Car si tout composé est corruptible, vouloir briser l'unité de ce qui est harmoniquement uni et beau, c'est le fait du méchant. Donc, et parce que vous naquîtes, vous n'êtes ni immortels, ni du tout incorruptibles. Pourtant, vous ne serez jamais dissous et jamais vous ne subirez une destinée mortelle, parce que mon vouloir constitue pour vous un lien plus fort et plus puissant que ceux dont vous fûtes liés, quand vous naquîtes. Maintenant, écoutez ce que mes paroles vont vous apprendre. Il reste trois espèces mortelles qui ne sont pas encore nées. Si elles ne naissent point, le Ciel demeurera inachevé, car il ne comprendra pas en lui-même absolument toutes les espèces de vivants. Et il faut qu'il les comprenne s'il doit être absolument parfait. Mais, si je les faisais naître moi-même, si elles participaient de la Vie par moi, elles seraient égales aux Dieux. Afin donc que, d'une part, ces êtres-là soient mortels, et que d'autre part le Tout soit vraiment le Tout, appliquez-vous selon votre nature à fabriquer des êtres vivants. Imiter l'action de mon pouvoir, lors de votre propre naissance. Et, quant à la partie de ces êtres qui doit porter le même nom que les immortels, quant à la partie qu'on nomme divine et qui commande à ceux d'entre eux, qui voudront toujours vous suivre et suivre la justice, j'en préparerai moi-même et je vous en donnerai la semence et le commencement. Pour le reste, ajoutant à cette partie immortelle une partie mortelle, fabriquez des Vivants, faites-les naître, donnez-leur la nourriture, faites-les croître, et quand ils périront, recevez-les de nouveau près de vous. »

### **Le Démiurge façonne les âmes**

Il dit ces mots et revenant au cratère dans lequel il avait d'abord mêlé et fondu l'Âme du Tout, il y versa les résidus des premières substances et les y mélangea à peu près de même. Toutefois, il n'y eut plus, dans le mélange, de l'essence pure identique et invariable, mais seulement de la seconde et de la troisième. Puis, ayant combiné le tout, il le partagea en un nombre d'Âmes égal à celui des astres. Il distribua ces âmes dans les astres chacune à chacun : il les y plaça comme dans un char et il leur enseigna la nature du Tout. Il leur notifia les lois fatales : que la première naissance serait établie identique pour tous les êtres, afin que nul ne fût moins bien traité par lui ; que les Âmes, semées dans les instruments du Temps, chacune dans celui qui lui convenait, devraient donner naissance au Vivant, de tous les Vivants le plus capable d'honorer Dieu ; que la nature humaine serait double, et que, des deux sexes, le plus vigoureux serait celui qui recevrait plus tard le nom de sexe mâle ; que lorsque les âmes auraient été, par l'action de la nécessité implantées dans des corps, que lorsqu'à ces corps des parties s'ajouteraient tandis que d'autres en partiraient, en toutes ces âmes naîtraient nécessairement, d'abord une même et naturelle faculté de sentir, suscitée par les impressions violentes, en deuxième lieu, l'Amour, entremêlé de plaisir et de souffrance et en outre, la crainte, la colère et les affections qui résultent de celle-là, ou leur sont naturellement contraires. Si les hommes dominaient ces affections, ils vivraient dans la justice ; s'ils se laissaient dominer par elles, ils vivraient dans l'injustice. Et celui qui aurait bien vécu, le temps convenable, s'en irait de nouveau dans la demeure de l'astre auquel il est affecté et y aurait une vie heureuse et semblable à celle de cet astre. Au contraire, s'il devait manquer ce but, il se métamorphoserait, prenant, lors d'une seconde naissance, la nature d'une femme. Et, à travers ces métamorphoses, s'il persistait dans sa malice, suivant la manière dont il aurait péché, il serait, toujours à la ressemblance de son vice, transformé en un animal. Il ne verrait pas la fin de ses tribulations et de ses souffrances, avant d'avoir soumis à la révolution du Même et du semblable en lui, toute la grande masse qui était venue par la suite s'ajouter à son être et qui est faite de feu, d'eau, d'air et de terre ; cette masse tumultueuse et déraisonnable, c'est seulement après l'avoir maîtrisée par la raison, qu'il reviendrait à la forme de son état premier et meilleur. – Il leur dicta toutes ces lois afin de demeurer innocent de la malice future de chacun des êtres ; puis il sema les âmes les unes sur la Terre, d'autres sur la Lune, d'autres dans chacun des instruments du Temps.

### **Les autres Dieux façonnent les corps Union de l'âme et du corps**

Et après ces semences, il abandonna aux Dieux jeune la tâche de façonner les corps périssables, d'y ajouter ce qui pourrait encore y manquer d'âme humaine et de tout ce qui en suivait, et de même d'en prendre la direction, de gouverner ce vivant mortel, avec le plus de beauté et de bonté qu'ils le pourraient,

et de telle sorte qu'il ne devînt pas lui-même la cause de ses propres malheurs. Et le Dieu qui avait réglé tout cela demeura dans son état accoutumé. Pendant qu'il se reposait, ses enfants, s'étant pénétrés de ses instructions, s'y conformèrent. Ayant reçu de lui le principe immortel du Vivant mortel, et imitant l'ouvrier qui les avait faits, ils prirent aux dépens du Monde des portions de feu, de terre, d'eau et d'air, qui doivent lui être rendues un jour, Ils collèrent ensemble en un seul tout les parties qu'ils avaient prises, mais non par des liens indissolubles, comme ceux qui avaient fait leur propre unité. Ils usèrent, pour les assembler, de joints très serrés et invisibles, à cause de leur petitesse et ils fabriquèrent ainsi, de toutes ces parties, un corps unique pour chaque individu. Puis, dans ce corps où afflue et d'où découle un flot ininterrompu, ils introduisent les mouvements périodiques de l'âme immortelle. Mais, ces mouvements ainsi plongés dans ce grand flot, ne pouvaient ni le maîtriser, ni être maîtrisés par lui. Tantôt, ils étaient brutalement entraînés par lui, tantôt ils l'entraînaient. De la sorte, le Vivant tout entier se mouvait sans doute, mais il avançait sans ordre et d'une manière irrationnelle, au hasard. En effet, les six mouvements, il les avait tous : il allait en avant, en arrière, puis à droite, à gauche, en haut, en bas. Bref, il errait en déplaçant dans toutes les directions, selon les six lieux. Non seulement un flux abondant submergeait sans cesse le corps, puis en ressortait, le nourrissant ainsi, mais les impressions des objets extérieurs en venant frapper ces vivants, apportaient à chacun d'eux un trouble plus grand encore. Par exemple, le corps d'un individu venait se choquer contre le feu extérieur, ou contre une terre compacte, ou sur la surface glissante des eaux, ou bien il était enveloppé par l'air d'un ouragan de vents impétueux. Et, par l'effet de tous ces phénomènes, des mouvements parvenaient, par l'intermédiaire du corps, jusqu'à l'âme et l'ébranlaient. (C'est pourquoi d'ailleurs par la suite, ces mouvements se sont appelés et maintenant encore s'appellent, dans leur ensemble, sensations). Or à l'instant où ces phénomènes se produisent, ils impriment à l'âme des mouvements nombreux et très intenses ; ils la meuvent d'une manière continue, avec la masse qui ne cesse de s'écouler et ils en ébranlent avec violence les révolutions. De la sorte ils ont entièrement entravé en elle, parce que leur flot est de direction contraire, la révolution du Même ; ils l'ont empêchée, non seulement de dominer mais même de suivre son cours. Et, de plus, ils ont troublé jusqu'aux révolutions de l'Autre. Ainsi, les trois intervalles de la progression des doubles et des triples, les médiétés d'un plus un demi, un plus un tiers, un plus un huitième et les liens qui en résultent, s'ils ne peuvent être entièrement dissous, sinon par Celui qui les avait noués, ont été tordus et déformés de toutes les manières, Les cercles ont subi toutes les brisures et tous les troubles possibles et c'est à peine si leur rotation a pu demeurer continue. Elle est devenue irrégulière, tantôt renversée, tantôt oblique, tantôt sens dessus dessous. Pareillement, quand un homme se renverse, pose sa tête par terre, élève en l'air ses pieds et fait ainsi face à un autre, dans cette situation, pour le sujet et pour le spectateur, ce qui est à droite semble à gauche, ce qui est à gauche semble à droite, et l'illusion est réciproque et symétrique. Or quand ce trouble même ou d'autres accidents du même genre arrivent fréquemment aux révolutions de l'Âme. lorsque ces révolutions rencontrent quelques-uns des objets extérieurs soit de l'espèce du Même, soit de celle de l'Autre ; alors elles appellent ce qui est le Même qu'une chose ou ce qui est l'Autre, de noms contraires aux noms véritables et elles deviennent menteuses et folles ; et, dans ce cas aucune des révolutions régulières qui se produisent en l'âme ne réussit à être maîtresse ni à dominer. Inversement, lorsque sur ces révolutions viennent tomber du dehors des sensations qui se jettent sur elles et s'en emparent entièrement, ainsi que de toute l'enveloppe corporelle de l'Âme, alors, bien que maîtrisées en fait, les révolutions de l'Âme peuvent sembler maîtresses. Et, par l'effet de toutes ces affection, l'Âme, lors de sa naissance, quand elle vient d'être enchaînée à un corps mortel, est d'abord et primitivement folle. Mais, quand l'afflux des substances qui nourrissent le corps diminue, lorsque de nouveau, reprenant le calme, les révolutions de l'Âme suivent leur voie propre et s'y affermissent davantage, à mesure que le temps passe, lorsque les révolutions de chacun des cercles commencent à se redresser régulièrement, suivant la figure qui leur est naturelle, ces révolutions se stabilisent ; elles donnent à l'Autre et au Même leurs noms exacts, et elles font en sorte que celui qui les possède acquiert le bon sens. Si, de plus, il vient s'y ajouter quelque bonne méthode d'éducation, le sujet redevient normal et parfaitement sain et il échappe à la plus grave des maladies, Au contraire, si l'on a été négligent, si on a mené une vie sans équilibre, alors on retourne de nouveau dans l'Hadès, à l'état d'être inachevé et insensé. Et voilà ce qui peut arriver plus tard. Mais il nous faut parcourir avec plus de précision ce qui vient d'être esquissé, revenir sur ce qui précède, voir, au sujet des corps, partie par partie, quelle en est l'origine et, au sujet de l'âme, en vertu de quelles causes et de quels actes de la Providence des dieux elle est née. Toujours, nous

nous attacherons aux opinions les plus vraisemblables, car c'est ainsi et selon ces principes qu'il faut régler notre marche. [...]

### **Explication par la nécessité. L'ordre de la nécessité**

Dans ce que nous avons dit, presque tout, à l'exception de quelques brèves indications, concerne ce qui fut oeuvré par l'intelligence. Mais il faut aussi ajouter à nos discours ce qui naît par l'action de la nécessité. En effet, la naissance de ce Monde a eu lieu par un mélange des deux ordres de la nécessité et l'intelligence. Toutefois, l'intelligence a dominé la nécessité, car elle a réussi à lui persuader d'orienter vers le meilleur la plupart des choses qui naissent. Et c'est ainsi, par l'action de la nécessité, cédant à la persuasion de la sagesse, que ce Monde s'est formé, dès le principe,

### **La cause errante**

D'après cela, si l'on veut dire réellement comment le Monde est né, il faut faire intervenir dans le récit l'espèce de la cause errante et la nature de son mouvement propre. Donc, il faut encore, derechef, revenir en arrière, reprendre, pour ces mêmes phénomènes, un nouveau début approprié, et, comme nous l'avons fait dans ce que nous avons étudié jusqu'ici, recommencer pour ces faits encore par le commencement. Quelle était donc, avant la naissance du Ciel, la nature du feu, de l'eau, de l'air et de la terre, il le faut examiner, considérant cette nature en elle-même et quelles propriétés elle avait, avant que le Ciel existât. Car, jusqu'ici, nul ne nous a expliqué l'origine des éléments. Mais, comme si nous savions d'avance ce que peuvent être le feu ou chacun de ces corps, nous les appelons les principes et nous supposons que ce sont les « éléments » du Tout. Or, il ne convient même pas de les comparer avec quelque vraisemblance à des syllabes, si borné que l'on soit. Voici donc ce que nous en pensons nous-mêmes. Le « principe » ou les « principes » de toutes choses (ou quelque nom que l'on imagine), nous n'en parlerons pas pour le moment, simplement pour cette raison qu'il serait difficile, avec notre méthode présente d'exposition, de vous en démontrer mon jugement. Ne croyez donc pas qu'il soit de mon devoir d'en parler, et, moi-même, je ne me saurais persuader que j'aurais raison d'aborder une tâche de cette ampleur. Mais, je me conformerai à ce qui a été dit en commençant. Je m'attacherai seulement à la puissance des raisonnements vraisemblables et je m'appliquerai d'abord depuis le début, à ce que mes discours ne le cèdent en vraisemblance à ceux d'aucun autre et même les dépassent, soit sur chaque phénomène en particulier, soit sur l'ensemble. Invoquons donc encore maintenant en commençant, le Dieu, pour qu'il nous sauve des considérations absurdes et incohérentes et nous suggère des opinions probables, et reprenons le fil de notre discours.

### **Le lieu**

Or, ce commencement nouveau, divisons-le plus amplement que notre premier début. Alors nous avons distingué deux sortes d'être. Maintenant, il nous faut en découvrir un troisième genre. En effet, les deux premières sortes suffisaient pour notre exposition antérieure. L'une, nous avons supposé que c'était l'espèce du Modèle, espèce intelligible et immuable ; la seconde, copie du Modèle, était sujette à la naissance et visible. Nous n'en avons pas alors distingué une troisième, parce que nous avons estimé que ces deux-là suffisaient. Mais, maintenant, la suite de notre raisonnement semble nous contraindre à tenter de faire concevoir par nos paroles, cette troisième espèce, qui est difficile et indistincte. Quelles propriétés faut-il supposer qu'elle a naturellement ? Avant tout quelque'une de ce genre : de toute naissance, elle est le réceptacle et comme la nourrice. Voilà donc qui est vrai ; mais il faut dire encore quelque chose de plus précis. Or, cela est difficile, entre autres raisons surtout, parce qu'il faut pour cela résoudre des questions préalables sur la nature du feu et celle des autres corps qui vont avec lui. Car, dire de chacun de ces éléments, lequel d'entre eux il faut appeler réellement eau plutôt que feu, celui auquel il faut attribuer une détermination précise, plutôt que toutes les autres à la fois ou successivement, et cela de telle sorte qu'on use d'un raisonnement ferme et convaincant, c'est difficile. En effet, comment pourrions-nous faire même cela, et par quel moyen, et qu'en pourrions-nous démêler avec

vraisemblance ? Et d'abord, ce que nous venons d'appeler eau, quand cela se condense, à ce qu'il nous semble, cela devient, nous le voyons, des pierres et de la terre. Mais cette même chose, quand elle se dilate et se raréfie, devient air et vent ; l'air, s'il est comburé, devient feu, et le feu, à son tour, quand il se contracte et s'éteint, revient de nouveau à la forme d'air ; l'air, de son côté, condensé et comprimé sur lui-même, devient nuage et brouillard, et ces derniers, comprimés encore davantage, donnent de l'eau courante. De l'eau il naît de nouveau de la terre et des pierres, en sorte que ces corps, à ce qu'il semble, se donnent naissance, en cercle, les uns aux autres. Ainsi, puisque nul d'entre eux n'apparaît jamais sous la même forme, comment ne pas se couvrir de confusion, en affirmant obstinément que tel ou tel d'entre eux est toujours telle chose et non une autre ? Cela est impossible et il est bien plus sûr de faire à ce sujet l'hypothèse que voici et de dire ce que nous percevons comme en train de devenir sans cesse tantôt ceci, tantôt cela, du feu par exemple. il ne faut jamais l'appeler « ceci », une chose déterminée, mais dire « ce qui a telle qualité », c'est du feu ; ni de l'eau, mais toujours « ce qui a telle qualité », c'est de l'eau. Ainsi pour les autres corps. Nous ne les nommerons jamais, comme s'ils avaient quelque permanence, ainsi que nous faisons, lorsque nous les désignons par les termes ceci ou cela, croyant alors signifier quelque chose de déterminé. Car ces chose-là sont fuyantes et ne comportent pas les expressions ceci ou cela ou cet être, ou toute autre formule qui les désignerait comme des réalités permanentes. Non, il ne faut jamais les désigner comme des objets isolés : et il faut toujours, quand on parle de l'un d'eux ou de tous ensemble, appeler « être » seulement « cette chose » qualifiée de telle ou telle façon et identique à elle-même, qui ne cesse de circuler. Nous appellerons donc feu, ce qui a partout la qualité du feu, et de même pour tout ce qui naît. Mais ce en quoi chacune de ces qualités vient apparaître, pour disparaître ensuite, à cela seul nous appliquerons les termes ceci ou cela.

Au contraire, pour ce qui est qualifié de quelque manière que ce soit, chaud, blanc, ou quelque contraire que ce puisse être, et pour tout ce qui en provient nous ne le désignerons jamais du terme cela, mais efforçons-nous d'en dire quelque chose de plus clair. Supposons que quelqu'un modèle avec de l'or toutes les figures possibles et ne cesse pas un instant de transformer chacune d'elles en toutes les autres absolument. Supposons qu'à cet artiste, on montre une de ces figures et qu'on lui demande : qu'est ceci ? La réponse, de beaucoup le plus sûrement véritable, serait : c'est de l'or. Quant à la figure triangulaire et à toutes les autres figures qui ont pu naître dans cet or, on ne peut jamais les désigner comme des êtres, puisqu'elles se transforment dans l'instant même qu'on les pose. Si toutefois on veut bien accepter constamment l'expression « ce qui a telle qualité », contentons-nous-en.

### **Le « réceptacle »**

Or, on peut aussi faire le même raisonnement, au sujet de la nature qui reçoit tous les corps. À elle également, il convient de donner toujours le même nom. Car, jamais non plus elle ne pourra perdre absolument ses propriétés. En effet, elle reçoit toujours toutes choses, et jamais en aucune circonstance elle ne prend en rien une figure semblable à aucune de celles qui entrent en elle. Car elle est, par nature, comme un porte-empreintes pour toutes choses. Elle est mise en mouvement et découpée en figures par les objets qui y pénètrent et, grâce à leur action, elle apparaît tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre. Quant aux figures qui y entrent ou qui en ressortent, ce sont des images des êtres éternels, que ceux-ci impriment en elle, d'une certaine manière difficile à exprimer et merveilleuse, dont nous ajournons la description. Pour le moment qu'il suffise de bien se fixer dans l'esprit ces trois genres d'être : ce qui naît, ce en quoi cela naît, et ce à la ressemblance de quoi se développe ce qui naît. Et il convient de comparer le réceptacle à une mère, le modèle à un père, et la nature intermédiaire entre les deux à un enfant. De plus, il faut bien concevoir ceci : l'empreinte devant être très diverse et présenter à l'œil toutes les variétés, ce en quoi se forme cette empreinte serait mal propre à la recevoir, si cela n'était pas absolument exempt de toutes les figures que cela doit recevoir de quelque part ailleurs. En effet, si ce réceptacle était semblable à l'une quelconque des figures qui y entrent, et si par hasard il lui arrivait des figures contraires à celle-là ou d'une nature absolument hétérogène, il en prendrait mal la ressemblance, puisqu'il l'offusquerait par son propre aspect. C'est pourquoi, il convient que ce qui doit recevoir en soi tous les genres soit lui-même en dehors de toutes les formes. Ainsi en est-il, en premier lieu, pour les parfums que

l'on prépare artistement, afin de leur donner bonne odeur. Les parfumeurs ôtent d'abord autant que possible toute odeur à l'excipient humide qui doit les recevoir. – De même encore ceux qui s'appliquent à imprimer des figures dans quelque substance molle ne laissent subsister d'abord dans cette substance absolument aucune figure visible et ils la façonnent et l'unissent d'abord, jusqu'à la rendre aussi lisse que possible. Or, il en va de même pour ce qui doit, à maintes reprises et dans de bonnes conditions, recevoir, dans toute son étendue, des images de tous les êtres éternels et il convient que cela soit, par nature, en dehors de toutes les formes. Aussi ne dirons-nous pas que la mère et le réceptacle de tout ce qui naît, de tout ce qui est visible et d'une manière générale, objet de sensation, est terre ni air ni feu ni aucune des choses qui naissent de celle-là ou desquelles celle-là naissent. Mais, si nous en disions qu'elle est une certaine espèce invisible et sans forme, qui reçoit tout et participe de l'intelligible d'une manière très embarrassante et très difficile à entendre, nous ne mentirions point. Et, autant qu'il est possible, d'après ce qui a été dit, d'approcher de la connaissance de sa nature, voici ce qu'on en pourrait affirmer de plus exact : toujours la portion de cette réalité qui est enflammée paraît flamme, la partie humidifiée paraît élément humide, et elle semble terre ou air, suivant la proportion dans laquelle elle reçoit les images de la terre ou de l'air.

## **Les Idées**

Mais considérons les éléments, en tâchant de serrer de plus près par le raisonnement ce qui en fait la qualité. Existe-t-il donc quelque Feu absolu et en soi, et généralement tous les objets de chacun desquels nous disons qu'il existe absolument et en soi ont-ils en fait une telle réalité ? Ou bien au contraire, tous les objets que nous pouvons voir et tous les autres objets que nous percevons grâce à notre corps, sont-ils les seuls qui présentent une telle vérité ? N'en existe-t-il point d'autres en dehors de ceux-là, jamais, en aucune façon ? Et est-ce en vain que nous affirmons chaque fois qu'il existe de chaque objet une Idée intelligible, et tout cela ne serait-il rien que des mots ? D'un côté, il ne faut pas maintenant laisser l'instance sans l'examiner, ni en décider, et nous contenter d'affirmer arbitrairement qu'il en est d'une manière ou d'une autre. Et d'un autre côté, nous ne pouvons jeter au travers de notre raisonnement actuel déjà si long, la longueur d'un autre raisonnement simplement accessoire. Mais, si nous pouvions en peu de mots, donner une décision nette et évidemment de grande conséquence, voilà qui serait le plus approprié. Aussi me hasarderai-je à donner mon suffrage en ce sens. Or, si l'intellection et l'opinion vraie sont deux genres distincts, ces objets invisibles existent en soi ; ce sont les Idées que nous ne pouvons percevoir par les sens, mais seulement par l'intellect. Mais, si au contraire, comme le croient quelques-uns, l'opinion vraie ne diffère en rien de l'intellection, nous devons admettre que tout ce que nous percevons par l'intermédiaire du corps est ce qu'il y a de plus certain. Or, il nous faut affirmer que l'intellection et l'opinion sont deux choses distinctes, car elles ont des origines distinctes et se comportent de façons différentes. La première, l'intellection, naît en nous par l'action de l'enseignement scientifique ; on nous persuade la seconde, l'opinion. La première s'accompagne toujours d'une démonstration vraie, la seconde ne comporte pas de démonstration. L'une est inébranlable par la persuasion ; l'autre peut être modifiée par elle. Il faut dire encore qu'à l'opinion, tout homme participe, qu'à l'intellection, au contraire, les dieux ont part, mais des hommes, une petite catégorie seulement.

## **L'être, le devenir et le lieu**

S'il en est ainsi, il faut convenir qu'une première réalité existe : ce qui a une forme immuable, ce qui ne naît point et ne périt point, ce qui n'admet jamais en soi aucun élément venu d'ailleurs, ce qui ne se transforme jamais en autre chose, ce qui n'est perceptible ni par la vue ni par un autre sens, ce qu'il est donné à l'intellect seul de contempler. Une seconde réalité porte le même nom : elle est semblable à la première, mais elle tombe sous les sens, elle naît, elle est toujours en mouvement, elle naît dans un lieu déterminé, pour en disparaître ensuite ; elle est accessible à l'opinion jointe à la sensation. Enfin il y a toujours un troisième genre, celui du lieu : il ne peut mourir et fournit un emplacement à tous les objets qui naissent. Lui-même, il n'est perceptible que grâce à une sorte de raisonnement hybride que n'accompagne point la sensation : à peine peut-on y croire. C'est lui certes que nous apercevons comme en un rêve, quand nous affirmons que tout être est forcément quelque part, en un certain lieu, occupe une certaine place, et que ce qui n'est ni sur la terre, ni quelque part dans le Ciel, n'est rien du tout. Mais

toutes ces observations et d'autres, leurs sœurs, qui portent sur la nature même de cet être, tel qu'il est en vérité et hors du rêve, souvent, à l'état de veille, nous sommes incapables, du fait de cette sorte d'état de rêve, de les distinguer nettement et de dire ce qui est vrai. Car l'image, à laquelle n'appartient même pas ce qu'elle représente, mais qui est comme un fantôme changeant d'une autre réalité, doit, pour cette raison, naître toujours en quelque autre chose et participer ainsi, vaille que vaille, à l'existence, sans quoi elle ne serait rien du tout. Quant à l'être véritablement être, le raisonnement exact et vrai vient à son secours. Il établit que si, de deux choses, l'une est autre et la seconde autre également, jamais l'une ne pourra naître dans l'autre, de telle sorte qu'elles soient à la fois une seule et même chose et deux choses différentes.

Vous avez ainsi en bref le raisonnement déduit des hypothèses que j'ai hasardées, savoir qu'il y a l'être absolu, la place où naît l'être relatif, et ce qui naît, trois termes existant de trois façons différentes et qui sont nés avant le Ciel.

### **Mouvement local**

Or, la « nourrice » de ce qui naît, humectée, embrasée et recevant aussi les formes de la terre et de l'air et subissant toutes les autres modifications qui suivent de celles-là, apparaît à la vue comme infiniment diversifiée. Toutefois, emplie par des forces qui n'étaient ni uniformes, ni équilibrées, elle ne se trouve en équilibre sous aucun rapport, mais secouée irrégulièrement dans tous les sens, elle est ébranlée par ces forces et, en même temps, le mouvement qu'elle en reçoit, elle le leur restitue, à son tour, sous la forme de secousses nouvelles. Or, les objets toujours portés ainsi, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se séparent les uns des autres. De même, par l'action des cribles et des autres engins qui servent à épurer le grain, des semences secouées et agitées, celles qui sont denses et lourdes vont d'un côté, celles qui sont rares et légères se portent et se fixent à la place opposée. Pareillement, ici, les quatre éléments ont été secoués par la réalité qui les avait reçus et dont le mouvement propre leur communiquait des secousses, comme un crible. Elle a ainsi, le plus possible, séparé les uns des autres les plus dissemblables d'entre eux et rapproché le plus possible en une seule masse les plus voisins, en sorte que les uns ont occupé une place et les autres une place différente, cela avant même que le Tout formé d'eux se fût ordonné. Et certes, avant la formation du Monde, tous ces éléments se comportaient sans raison ni mesure. Et même, lorsque le Tout eut commencé de s'ordonner, tout au début, le feu, l'eau, la terre et l'air avaient bien quelque trace de leur forme propre, mais pour l'ensemble, ils demeuraient évidemment dans l'état où il est naturel que soit toute chose d'où le Dieu est absent. Et c'est alors que tous ces genres ainsi constitués ont reçu de lui leurs figures, par l'action des Idées et des Nombres. Car, autant qu'il se pouvait, de ces genres qui n'étaient point ainsi disposés, le Dieu a fait un ensemble, le plus beau et le meilleur. Prenons donc partout et toujours cette proposition-là pour base.

### **Les corps élémentaires**

Et maintenant, il me faut m'efforcer de vous découvrir par un raisonnement assez insolite, la manière dont fut disposé et naquit chacun des éléments. Mais, puisque vous participez aux méthodes de la science, dont il est nécessaire que je me serve pour démontrer ce que je dis, vous me suivrez.

### **Les triangles**

D'abord, que le feu, la terre, l'eau et l'air soient des corps, cela est sans doute évident pour quiconque. Or, l'essence du corps possède aussi toujours l'épaisseur. Mais toute épaisseur enveloppe nécessairement la nature de la surface. Et toute surface de formation rectiligne est composée de triangles.

Or tous les triangles tirent leur principe de deux types de triangles, dont chacun a un angle droit et les autres aigus. De ces triangles, l'un a, de part et d'autre, une partie de l'angle droit divisée par des côtés égaux ; l'autre a des parties inégales d'un angle droit divisées par des côtés inégaux. Tel est le principe que nous supposons pour le feu et pour les autres corps élémentaires. Et nous progresserons ainsi, conformément à un raisonnement où la vraisemblance s'allie à la nécessité. Quant aux principes encore supérieurs à ceux-là, seul un Dieu les connaît et, parmi les mortels, ceux que ce Dieu a en amitié. Or il faut expliquer quelles propriétés devraient avoir les corps les plus beaux et au nombre de quatre, pour être, d'une part, différents les uns des autres, et d'autre part, capables, lorsqu'ils se dissolvent, de naître les uns des autres. Si nous y parvenons, nous aurons la vérité sur l'origine de la terre et du feu et des corps intermédiaires entre ces deux-là, selon des rapports réguliers. Et nous n'accorderons à personne qu'il soit possible de voir quelque part des corps plus beaux, chacun d'eux formant un genre distinct. Par suite, efforçons-nous de former une progression à l'aide de ces quatre genres de corps différents en beauté, et d'attester ainsi que nous en avons suffisamment compris la nature. Or, des deux triangles, celui qui est isocèle n'a qu'une espèce ; celui qui est scalène en a un nombre indéfini. Il nous faut donc, parmi ceux qui sont en nombre indéfini, donner la préférence au plus beau, si toutefois nous entendons commencer selon l'ordre voulu (si pourtant quelqu'un en pouvait découvrir et désigner un autre de cette sorte qui fût plus beau encore, qu'il remporte le prix : nous verrons en lui, non un adversaire, mais un allié). Bref, nous admettons que de tous les très nombreux triangles scalènes, il y en a un qui est le plus beau, et nous laisserons de côté tous les autres. Ce triangle sera celui avec deux desquels peut se former le troisième triangle, qui est équilatéral. Pourquoi il en est ainsi, il serait trop long de le démontrer. Mais, à qui pourra le découvrir et le démontrer tel, je ne disputerai point la récompense, Choisissons donc deux triangles dont sont constitués les corps du feu et de tous les autres éléments : l'un est isocèle ; l'autre a toujours le carré de son plus grand côté triple du carré du plus petit. Et maintenant, précisons davantage ce qui a été dit plus haut en gros. Les quatre éléments nous avaient paru naître toujours réciproquement les uns des autres, mais c'était là une fausse apparence. En effet, les quatre genres naissent bien des triangles dont nous venons de parler. Mais, trois d'entre eux naissent d'un même triangle, celui qui a les côtés inégaux, et seul, le quatrième tient son harmonie du triangle isocèle. Par suite, il n'est pas possible que tous se résolvent les uns dans les autres, de telle sorte qu'un nombre restreint de corps volumineux naisse d'un grand nombre de petits corps et inversement. Seuls les trois premiers le peuvent. En effet, si tous les corps provenaient d'un triangle unique, et dans ce cas seulement, il pourrait se former, lors de la désagrégation des plus grands et aux dépens d'eux, une foule de petits corpuscules, dont chacun recevrait la figure qui lui conviendrait. Et inversement, lorsqu'un grand nombre de petits corps se dissocieraient en triangles, il en pourrait naître un seul nombre, correspondant à un volume unique, lequel donnerait, par synthèse, une forme unique de grandes dimensions, Mais en voilà assez sur leur génération mutuelle. Quelle est la forme propre de chacun d'eux, comment naît-elle et de la combinaison de quels nombres, voilà ce qu'il faudrait exposer ensuite. On commencera par la première espèce, celle dont les composants sont les plus petits, L'élément mathématique de cette espèce est celui dont l'hypoténuse a une longueur double de celle du plus petit côté de l'angle droit. Deux de ces triangles-là s'accolent selon la diagonale du quadrilatère, et cette opération est renouvelée trois fois, de manière que toutes les diagonales et tous les petits côtés des angles droits viennent coïncider en un même point qui est comme un centre. Il naît ainsi un triangle équilatéral unique, qui est composé de petits triangles, au nombre de six.

Quatre de ces triangles équilatéraux, réunis selon trois angles plans, donnent naissance à un seul et même angle solide qui a une valeur immédiatement inférieure à celle de l'angle plan le plus obtus. Et quand sont formés quatre angles de ce type, on a la première espèce de solide, qui a la propriété de diviser en parties égales et congruentes la surface de la sphère dans laquelle elle est inscrite. La seconde espèce est composée des mêmes triangles. Huit d'entre eux se réunissent pour former des triangles équilatéraux, et ceux-ci forment un angle solide unique, fait de quatre angles plans. Quand on construit six angles solides de cette sorte, le corps de la deuxième espèce se trouve achevé. La troisième espèce est formée par le groupement de cent vingt des triangles élémentaires, c'est-à-dire de douze angles solides, dont chacun est compris entre cinq triangles plans équilatéraux, et elle a vingt bases qui sont vingt triangles équilatéraux. Quand il a eu produit ces trois solides, le premier type de triangle a cessé sa fonction. À son tour le

triangle isocèle a engendré la nature du quatrième corps élémentaire. Ce corps est formé par quatre isocèles : les côtés de leurs angles droits se réunissent en un centre et forment une figure quadrangulaire équilatérale. Six de ces figures, en s'accolant, donnent naissance à huit angles solides, dont chacun est constitué par l'union harmonique de trois angles plans, Et la figure ainsi obtenue est la figure cubique, laquelle a pour base six surfaces quadrangulaires, à côtés égaux. Il restait encore une seule et dernière combinaison ; le Dieu s'en est servi pour le Tout, quand il en a dessiné l'arrangement final.

[Derechef, qu'il n'existe qu'un seul univers.] En réfléchissant à tout ce qui précède, on pourrait logiquement se demander, s'il faut affirmer qu'il y a des univers en nombre infini ou en nombre limité. Or, la première supposition, aux termes de laquelle les univers sont en nombre infini, on estimera qu'elle est le fait d'un homme ignorant de ce qu'il convient de savoir. Mais faut-il affirmer qu'il existe effectivement un Monde unique, ou bien qu'il en a été produit cinq, c'est un point sur lequel on pourrait hésiter, avec quelque apparence de raison. Toutefois, en ce qui nous concerne, le Dieu nous fait signe, semble-t-il, que vraisemblablement un Monde unique est né, Pourtant, peut-être un autre observateur, tenant compte d'autres faits, en jugera-t-il différemment.

### **Figures des éléments**

Mais laissons ce propos. Et les espèces qui viennent de naître par la vertu de notre raisonnement, divisons-les en feu, terre, eau et air. À la terre attribuons certes la figure cubique. Car la terre est la plus difficile à mouvoir des quatre espèces et c'est de tous les corps le plus tenace. Et il est très nécessaire que ce qui a de telles propriétés ait reçu, en naissant, les bases les plus solides. Or, entre les triangles que nous avons supposés à l'origine, la base formée par des côtés égaux est naturellement plus stable que celle qui est formée par des côtés inégaux. Et la surface équilatère quadrangulaire composée de deux équilatères est nécessairement plus stable, soit dans ses parties, soit dans sa totalité, qu'une surface triangulaire. Par suite, en attribuant cette surface à la terre nous nous conformons à la vraisemblance. De même en attribuant à l'eau la figure la moins mobile, au feu la plus mobile, et la figure intermédiaire à l'air. Et le corps le plus petit au feu, le plus grand à l'eau, l'intermédiaire à l'air. Et le plus aigu au feu, le second par ce caractère à l'air, et le troisième à l'eau. Ainsi, entre toutes ces figures, celle qui a les bases les plus petites doit avoir forcément la nature la plus mobile : c'est toujours la plus coupante, la plus aiguë de toutes, et en outre la plus légère, puisqu'elle est composée du plus petit nombre des mêmes parties. Et la seconde doit tenir le second rang en ce qui touche ces mêmes propriétés, et la troisième, le troisième rang. En conséquence, à la fois selon la droite logique et selon la vraisemblance, la figure solide de la pyramide est l'élément et le germe du feu ; la seconde selon l'ordre de la naissance, disons que c'est l'élément de l'air et la troisième, celui de l'eau.

Or, toutes ces figures, il convient de les concevoir si petites, que dans chaque genre, aucune ne puisse jamais, à cause de sa petitesse, être perçue par nous individuellement. Au contraire, lorsqu'elles se groupent, les masses qu'elles forment sont visibles. Et, pour ce qui touche les rapports numériques concernant leur nombre, leurs mouvements et leurs autres propriétés, il faut toujours considérer que le Dieu, dans la mesure où l'être de la nécessité se laissait spontanément persuader, les a partout réalisés de façon exacte et a ainsi harmonisé mathématiquement les éléments.

### **Transformations des éléments**

D'après tout ce dont nous avons plus haut dénombré les genres, voici vraisemblablement ce qui a lieu. Quand la terre rencontre le feu et qu'elle est divisée par ce qu'il y a en lui de coupant, elle est emportée, soit qu'elle se dissolve dans le feu lui-même, soit qu'elle rencontre une masse d'air ou d'eau. Il en est ainsi, jusqu'à ce que ses particules se rencontrent et s'agrègent de nouveau les unes avec les autres. Et c'est alors de la terre qui renaît, Car jamais la terre ne pourrait devenir un autre élément.

Au contraire, l'eau divisée par le feu ou par l'air peut, en se recomposant, donner un corpuscule de feu et deux corpuscules d'air. Quant aux éléments d'air, s'ils perdent leur unité et se dissolvent, ils donneront deux corpuscules de feu. Inversement, quand une petite quantité de feu se trouve enveloppée d'une masse d'air, d'eau ou de quelque portion de terre, ce feu est emporté par le mouvement de l'élément qui l'enveloppe, maîtrisé et brisé en morceaux. Et dans ce cas, deux corpuscules de feu se condensent en un élément d'air. Si l'air, à son tour, est maîtrisé et brisé en morceaux, de deux éléments entiers d'air, plus un demi-élément, il se forme, par agglomération, un corpuscule complet d'eau. Considérons encore les mêmes faits sous l'aspect suivant. Quand un des éléments autres que le feu est entouré de feu et déchiré par ses pointes aiguës et par ses arêtes, il peut se reconstituer sous la forme de feu et il cesse alors d'être déchiré. En effet, chaque élément, s'il reste invariable et identique à lui-même, ne peut ni produire un changement, ni subir une altération, du fait d'un autre élément qui demeure également invariable et identique. Au contraire, toutes les fois qu'un élément est introduit dans un genre étranger, pendant toute la durée de la lutte qu'il soutient, lui plus faible, contre un plus fort, il ne cesse pas de se dissoudre d'une manière continue. Pareillement, des corpuscules plus petits et en plus petit nombre, entourés de corpuscules plus grands et nombreux, sont brisés et éteints. Mais, s'ils consentent à s'organiser dans la forme de l'élément qui les domine, ils cessent de s'éteindre et, aux dépens du feu, il se forme de l'air, aux dépens de l'air, il naît de l'eau. Ou bien encore, lorsque des corpuscules sont en voie de se réunir en un même tout, et qu'une masse des autres éléments vient les assaillir, il se produit encore une désagrégation continue ; et cela dure jusqu'à ce qu'entièrement expulsés ou dissous, ces corpuscules, ou bien aient cherché refuge auprès de l'élément de même genre qu'eux, ou bien, vaincus, deviennent une masse unique, semblable à l'élément qui les a maîtrisés et demeurent avec lui.

Et évidemment, tous ces phénomènes sans exception entraînent aussi des permutations de place. En effet, les masses de chaque élément se séparent et se distribuent suivant leur lieu propre, par l'effet du mouvement de la nature qui les reçoit. Et en outre, chaque fois, ceux qui perdent leur ressemblance avec eux-mêmes pour prendre la ressemblance d'autres éléments, sont aussi portés, par l'agitation de cette nature, vers le lieu propre à ceux auxquels ils sont devenus semblables. Donc, c'est par l'action de telles causes que sont nés les corps purs, les premiers. Quant au fait que, dans chaque genre, d'autres espèces sont nées, il en faut rendre compte par la structure propre de chacun des éléments en jeu. En effet, chacun d'eux n'a pas initialement engendré un triangle unique de grandeur déterminée, mais des triangles, tantôt plus petits, tantôt plus grands et en nombre égal à celui des espèces contenues dans chacun des genres élémentaires. C'est pourquoi, quand ces triangles se mélangent soit entre eux, soit les uns avec les autres, la variété qui en résulte est illimitée. Et cette variété, il faut que la considèrent ceux qui veulent user dans l'étude de la nature d'un raisonnement vraisemblable.

## **Mouvements des éléments**

En ce qui touche le mouvement et le repos, si on ne déterminait point de quelle manière et dans quelles conditions ces deux phénomènes se produisent, quantité de difficultés viendraient se mettre en travers du raisonnement qui va suivre. Nous en avons déjà dit quelque chose. Mais il faut encore ajouter ceci : le mouvement ne veut point résider dans ce qui est uniforme. En effet, qu'il y ait un mobile sans un moteur, ou un moteur sans un mobile, c'est une chose difficile, bien plus impossible : il n'y a pas de mouvement possible, en l'absence de ces deux termes. Or il est absolument impossible qu'ils soient jamais uniformes. Ainsi donc nous poserons que le repos réside toujours dans l'uniformité, le mouvement dans l'absence d'uniformité. Et la cause de l'absence d'uniformité est l'inégalité. Nous avons déjà indiqué l'origine de l'inégalité. Mais nous n'avons pas dit pour quelle raison tous les éléments séparés par genre chacun à chacun, ne cessent pas de se mouvoir, ni de circuler, les uns au travers des autres. Voici donc ce que nous ajouterons. La rotation périodique du Tout, qui a enveloppé en elle-même les éléments, étant circulaire, veut toujours naturellement revenir sur elle-même. Elle presse donc les uns contre les autres tous les

éléments et ne permet pas que subsiste aucune place vide. Voilà pourquoi le feu principalement s'est répandu partout, puis l'air en second lieu, parce qu'il vient naturellement au second rang pour la subtilité, et ainsi de même pour les autres éléments. En effet, ce sont les corps provenant des particules les plus grandes, qui ont laissé subsister les plus grands vides dans le système, les corps les plus petits qui ont laissé subsister les vides les plus petits. Or, le processus de la compression chasse les petits corps dans les interstices vides des grands. De la sorte, les petits se trouvant placés contre les grands, les plus petits séparant les uns des autres les plus grands, les plus grands à leur tour pressant les plus petits, tous se trouvent transporter soit en haut, soit en bas, vers leurs lieux propres. Car ainsi, chacun d'eux, en même temps qu'il change de grandeur, change également de place dans le lieu. C'est par là que se perpétue, constamment renaissante, la non-uniformité, laquelle entretient d'une manière continue le mouvement de ces corps, pour le présent et pour l'avenir. [...]

### **Causes nécessaires et causes divines**

Toutes ces choses qui étaient nées de la sorte, par l'action de la nécessité, l'artisan de la suprême beauté et du meilleur les a prises comme accessoires pour la production de ce qui naît, afin de mettre au jour le Dieu qui se suffit et qui est le plus parfait, le Monde. Il a utilisé comme auxiliaires les causes qui existaient en elles, mais c'est lui-même qui a combiné dans tout ce qui est né, le bien. C'est pourquoi il faut distinguer deux espèces de causes, la nécessaire et la divine. Et c'est la cause divine qu'il faut rechercher partout, afin d'acquérir une vie heureuse, pour autant que le comporte notre nature, Quant à la cause nécessaire, il la faut rechercher seulement en vue de celle-là, sans laquelle, nous devons bien le concevoir, nous ne pouvons comprendre ces biens vers lesquels tend notre désir, ni les saisir, ni y avoir part de nulle autre façon.

### **Résumé de ce qui précède**

Ainsi maintenant, comme des constructeurs, nous avons, prêts à ouvrir, nos matériaux : ce sont les espèces de causes. Avec elles, il nous faut achever de nouer la trame du raisonnement qui nous reste à faire. Revenons donc encore une fois brièvement au début, et retournons rapidement au point même d'où nous étions parvenus ici. Et tâchons de donner comme fin à notre histoire une tête qui s'accorde avec le début, afin d'en couronner ce qui précède. Or, ainsi qu'il a été dit au commencement, toutes choses se trouvant en désordre, le Dieu a introduit en chacune par rapport à elle-même et dans les unes par rapport aux autres, des proportions. Et ces proportions étaient aussi nombreuses que possible et dans toutes les choses qui pouvaient comporter des relations régulières et une commune mesure. Car jusqu'alors, nulle d'entre elles ne participait en rien de l'ordre, si ce n'est par accident : aucune absolument n'était digne de recevoir aucun des noms que nous leur donnons maintenant, comme feu ou eau ou quelqu'un des autres noms de ce genre. Mais tout cela, c'est le Dieu qui l'a d'abord ordonné, jusqu'à ce qu'en fût formé ce tout, vivant unique, lequel contient en lui-même tous les vivants mortels et immortels. Or, des vivants divins, c'est le Dieu même qui a été l'artisan. Quant à la production des vivants mortels, il a prescrit à ses propres rejetons de l'assurer.